13me année. - No 12 Université de Liège Mercredi 1er Février 1922.

LE VAILLANT.

RÉDACTION : 77, rue Hocheporte.
ADMINISTRATION : 27, rue de la Casquette.
PUBLICITÉ : A l'Imprimerie - 12, rue Reynier, Liège

Fier Catholique - Bon Patriote - Gai Wallon

25 Centimes le N°.
ABONNEMENTS :
Ordinaires . . . . . 7,50 francs.
D'étudiants . . . . . 4 francs.

Organe hebdomadaire des Etudiants Catholiques Liégeois
Affilié à l'Union de la Presse périodique belge.

Le Vaillant rendra compte de tout ouvrage dont deux exemplaires lui seront remis.
Les manuscrits ne sont jamais rendus.
Aucune suite n'est donnée aux envois anonymes.

Nous avons appris avec une douloureuse émotion la mort prématurée de notre jeune et brave ami Léon FRAPIER, étudiant de 1re technique.

Les nouvelles alarmantes de ces derniers jours ne nous avaient pas enlevé tout espoir ; nous ne devions plus, hélas, revoir notre excellent camarade !

Nous prions Monsieur et Madame Frapier et leur famille que ce deuil cruel plonge dans l'affliction, de trouver ici l'expression de nos respectueuses condoléances, et d'être assurés que nous n'oublierons point dans nos prières le cher disparu que nous pleurons avec eux.

LES QUESTIONS DU JOUR

L'Ordre Romain

Voilà sous quel titre intelligent et courageux, M. Fernand Neuray, en un récent article de son journal, a exposé les conditions actuelles dans lesquelles se pose le problème primordial de l'autorité.

Il s'est bien gardé — ce n'en était point l'endroit — de définir *ex professo* le dogme catholique pour l'opposer aux notions anarchiques émanées du schisme de 1521.

Mais après avoir rappelé et résumé la substance des deux conceptions — la conception traditionnelle de l'Eglise et la conception protestante — de l'autorité religieuse, M. Fernand Neuray a retenu l'attention de ses lecteurs sur le phénomène historique et le phénomène psychologique connexes au heurt nécessaire des deux doctrines.

Le phénomène historique, d'abord. M. Fernand Neuray fait observer fort justement que la crise réelle de l'autorité date de Luther. Quelle est en effet la conception du moine allemand ?

La voici en deux lignes : ce n'est point d'une autorité extérieure, ni d'aucun magistère que le chrétien croyant doit attendre l'interprétation orthodoxe de la Révélation. La motion intérieure de la grâce qui l'illumine est son seul guide. La société religieuse n'est qu'une sujétion inutile et injuste, si elle apporte des retenues et prescrit des voies à la liberté sacrée de la piété individuelle.

Il saute aux yeux, que de la liberté d'interprétation, ainsi conçue, en matière religieuse à la liberté d'interprétation en matière de morale, il n'y a qu'un pas.

La Révélation se bornant, en effet, à apporter les précisions indispensables aux données essentielles élémentaires de l'éthique naturelle, celle ci doit, logiquement, être soumise comme celle-là, aux caprices de l'indépendance.

C'est cela qui constitue, à proprement parler la liberté de conscience. Il est superflu d'insister sur la gravité des conséquences de cette première extension du principe initial et des méthodes du libre examen. Une fois de plus, une erreur de l'esprit vicie et compromet tout le champ de l'action.

Il n'est pas douteux, d'autre part, que les affirmations prétentieuses de l'individualisme protestant, étendues progressivement du domaine de la connaissance religieuse au domaine de l'action morale, ne doivent au bout du compte et nécessairement trouver leur application et leur épanouissement dans le domaine spéculatif (je fais a dessein, des réserves, quand a leur application scrupuleuse dans le domaine pratique) des science sociales et politiques.

S'il est, en effet, établi que chaque homme trouve en lui seul, la règle et le principe de sa conduite dans la vie, toute aliénation de son autonomie est une offense à sa dignité, injonction extérieure est une atteinte a son droit, toute discipline est un obstacle a son indépendance. Or les conditions de la vie sociale, en fait, sont incompatibles avec les exigences, ainsi conçues de la nature individuelle. En attendant, il faut vivre ; il faut vivre en société, et dès lors se conformer aux nécessités naturelles de l'organisation hiérachisée des groupes. Une fiction de l'autorité s'impose : comment en accorder la légitimité avec les intransigeances du sophisme des individualistes? C'est extrêmment simple: par voie de délégation, la volonté souveraine de l'Etat sera l'expression de la volonté générale, induite elle même du vœu de la majorité. Cela s'appelle le libéralisme démocratique.

Libre examen, liberté de conscience, suffrage universel ; Reforme, Encyclopédie, Révolution : tous cela s'engendre l'un l'autre, suit la ligne oblique de la même déviation par où la Déclaration des Droits de l'homme rejoint les quatre vingt quinze propositions de Wittenberg.

Mais si la logique est dans les choses, il s'en faut qu'elle soit dans les esprits et les œuvres des hommes.

La conception catholique de l'autorité, de la famille, de la charité engendre le réalisme politique aussi naturellement que le mysticisme protestant conduit au jurisme démocratique. M. Em. Ségui en faisait la très juste remarque, en août 1912, au Congrès de la Jeunesse laïque, à Moulins : « *Non seulement* — disait-il — *l'Eglise a encore beaucoup d'influence chez nous, mais l'éducation romaine, tant de fois séculaire, a façonné les cerveaux français de telle sorte que les principes républicains ont tout l'air d'hôtes de passage.* Il ne manque point chez nous d'*opinions républicaines*, mais les *tempéraments républicains* sont rares. Il faut les chercher surtout dans la minorité *protestante* ou juive. *Les protestants*, par exemple — j'entends les protestants français héritiers du calvinisme — *sont républicains d'instinct et d'éducation* ; le libre examen et l'égalité sont à la base de leur organisation religieuse toute démocratique. Il n'en est pas de même, chez les catholiques, habitués à la servitude (?) religieuse et morale ; les idées républicaines ne reposent pas chez eux sur des *bases psychologiques profondes.* » (1).

C'est là une chose incontestable. Et pourtant, comme l'exprime excellemment M. Neuray, « *telle est presentement la confusion des idées et le trouble des esprits que tous les catholiques de croyance ne sont pas dans le camp romain.* » Il se trouve, en effet, que l'idealisme démocratique, ou plutôt l'état d'esprit qu'il a créé, a gagné, à la faveur d'une presse docile et pour des considérations d'opportunisme à courtes vues, des sphères que leurs traditions morales et religieuses auraient dû prémunir. Voilà le phénomène psychologique, d'autant plus intéressant, que pour rappeler à la rigueur et à l'intelligence reelle des principes fondamentaux de la sociologie chrétienne, les fidèles bénévoles qui les méconnaissent, on rencontre dans ce camp romain déserté par ses vrais légionnaires « *des hommes qui ont perdu la foi ou ne l'ont jamais trouvée* », mais sont restés, psychologiquement, des catholiques.

Car il n'est pas douteux, à cet égard, que tout esprit libre, saisi par les incohérences de (soyons généreux) la philosophie de 89, et résolu à rendre à son pays et à l'humanité les garanties normales de la paix et de la civilisation, ne soit en demeure de se tourner vers Rome, pour utiliser les leçons pratiques de son expérience et tirer parti des vertus naturelles de sa discipline.

M. Charles Maurras a parfaitement défini cette rencontre heureuse des postulats de la foi chrétienne et des exigences du positivisme.

« ... Notre accord — dit-il — représente la synthèse de communes vue générales sur les maux de l'Individualisme et de l'Etatisme ; l'accord vient, par exemple, de ce que pour nous tous, l'enfant appartient aux parents et non à l'Etat ; que l'école dépend non de l'Etat mais des familles soutenues ou suppléées par d'autres organisations autonomes ; que la législation du mariage comporte l'indissolubilité ; que l'autorité publique ne repose pas sur la volonté du peuple ; que la source réelle en est l'intérêt commun, en latin scolastique *bonum commune* ; que ce bien commun a des règles qui dépendent de la nature des choses et des gens, de leur place et de leur fonction sur la terre ; que par conséquent le sort des collectivités naturelles n'est pas livré à la fantaisie ni à l'arbitraire des individus qui la forment ; il dépend de lois fixes, indépendantes de nous et nos supérieures, qu'il est possible de connaître avec exactitude, et dès lors, d'utiliser à peu près comme on fait des autres lois de l'Univers... » (2).

Et plus loin, l'éminent monarchiste ajoute :

« Les plus hautes valeurs politiques et sociales, assignées et fixées par la critique et la science positive sont identiques à celles que désigne l'enseignement de l'Eglise. Les vérités politiques et sociales que la simple analyse a élevées au rang d'évidences pures se retrouvent ainsi, les unes indiquées, les autres explicites, dans la synthèse catholique. » (3).

Et cela est si vrai qu'aujourd'hui comme hier, que demain comme aujourd'hui, nous pouvons conclure avec l'auteur de l'*Avenir de l'Intelligence*, qu'en politique et en sociologie, toute séparation d'avec le catholicisme, bien loin d'exprimer un progrès, denote un recul. Soyons en fiers.

ALBERT FASBENDER.

(1). Annales de la Jeunesse Laïque. Août 1912. n° 123.

(2). « *L'Action française et la Religion catholique* » p. 48.

(3). « *La Politique religieuse* », p. 133.

Vulcain ou le Roc-Fort

Quand Zeus tonitruant créa d'un geste le globe terrestre, il décida, dans sa toute puissante bonté de reproduire un fac similé des habitants de l'Olympe. Ainsi, les hommes pourraient jouir de la présence perpétuelle des dieux. Chacun se feconda lui-même et jeta son sosie sur l'orbe terranéen. Héphaistos chez les Grecs, Vulcain chez les Etrusques, engendrèrent ce second Hephaistos, ce Vulcain descendu tout droit des nuées. Il reçut au baptême le nom sonore de Simoun Corindon.

Le simoun est un vent brûlant qui renverse tout sur son passage, le corindon est une pierre fine, la plus dure après le diamant. Voilà l'étymologie certifiée authentique de ces quatre syllabes que personne ne peut ignorer : Simon Corin.

Simoun par suite d'une corruption datant du moyen-âge se transforma en Simon.

Corindon perdit sa queue comme les têtards et par abréviation les Celtes romanisés supprimèrent le don de corindon et ne dirent plus que le vocable plus bref, plus net, plus sec, de Corin et de Simon Corin.

Il arriva qu'en la 19me année du XXe siècle après J.-C., Simon franchit pour la première fois les piliers almamateriques. — Ah mes enfants ! quelle tempête gronda pour toujours dans ce temple de la sagesse et de la destinée, quand Vulcain II avec son marteau des arguments frappants et son brasier de normes fuégiennes, battit soudain l'enclume des cerveaux universitaires !

Quelle bourrasque souleva tout à-coup laboratoires, couloirs, auditoires, urinoirs ! Jamais on ne vit chose pareille.

Vêtu de bottes de trappeur qui s'arrêtaient au nombril, le melon enfoncé jusqu'aux oreilles, avec une nuance de roulis par babord, le pif au vent, le regard spumeux et rigolboche, la pipe aux tifs et le juron dans le coin du bec, Simon apparut comme l'Antéchrist estudiantin, le surhomme et l'homme sur, qui en deux coups de matraque scindait les nœuds gordiens de discussions oblongues, ordonnait et débrouillait les chaînes les plus enchevêtrées, réglementait, aphorismait, classait, cataloguait, classifiait, rectifiait, clôturait, palissadait, enmurait, frontiérisait, divisait, subdivisait, circonscrivait, dogmatisait, tranchait, coupait, découpait, séquait, disséquait, ossaturait, squelettisait. Des phrases coupdepoingnisées débouchaient de sa mâchoire solide et superbement rugueuse, sa pensée gaufrée de truculente faconde émergeait de la foule des escholiers dont les caboches buvaient cette substance mielleuse, ce lait gonflé de volupté. Les jugements crépitaient comme des pétards : « Un tel... spoum, un autre — un cochon...., un 3e de la gnognotte, un 4e calé.... un 5e de la frime.... » C'était du d'Esparbes retaillé, du Verhaeren rehaussé, du Bloy rebondi. Tous étaient éblouis, fuligirés.

Puis une explosion juronesque encombronnait l'édifice académique. Simon cognait sur des types qui n'étaient pas de son avis, les traitait de saligauds, puis pardonnait à qui mieux mieux, distribuant poignées de mains, bonnes paroles, tabac et cigarettes.

Et Simon disparaissait parmi les vivats vocaliques des copains emballés....

Derrière ce rempart de moellons, se démasque un cœur... Ce cœur palpite... Il empile des petites fleurs bleues qui sèchent mélancoliquement sur des vers de Coppée, il enregistre des stocks de fiches amoureuses sur forces pucelettes dont il a soigneusement conservé les pédigrés en même temps que ceux de ses chiens de chasse, transfuges et raccourcis vertigineux d'à peu près toutes les races connues et inconnues. Car comment voudriez-vous que Simon ne soit pas chasseur ? Te, Bompard Jemeppe sur-Meuse n'est pas si loin de la Tarasque. Simon a vu des autruches nager dans les fyords norwégiens : avec une epingle à cheveux il a assassiné un requin qui se promenait avec son épouse dans les chotts de Stavanger. Sur ses terres il nemrodise jusqu'au lapin vers lequel il tire régulièrement chaque jour 72 décharges de Hamerless. Grâce à lui, le gibier vit en tout repos, croît et se multiplie selon la parole de l'Evangile. Pour supporter les fatigues de la chasse et pour se désembrumer les glandes cervicales du falbalas liquoreux des cours de droit, il faut un entraînement et un dérivatif que seuls les membres des sociétés maritimes possèdent totalement. Trois fois par semaine il s'assiet sur la Meuse et armé d'une paire de cuilliers de bois, il s'efforce à faire refluer vers les Vosges notre beau fleuve wallon ; il dément ainsi d'une façon catégorique cet exemple de grammaire latine « Mosa profluit ex Monte Vosego. »

Dix huit volumes in-quarto ne suffiraient pas à résumer les aventures merveilleuses, les compètences multicolores, tant en langue anglaise qu'en littérature, en poésie, en questions sociales, de ce phare tournant dont les rayons giclent et aveuglent les pôvres bacheliers.

Aussi le mieux pour nous est de nous taire dans une muette admiration devant ce roc puissant et fort, ce déversoir de joie débordante, cette cataracte emportée, cette catapulte retentissante, ce vulcain sulfureux.

Qu'il m'accorde la suprême bénédiction pour ces quelques paroles de bienvenue. — Je sais qu'il comprend la plaisanterie : c'est un signe d'intelligence, de droiture, et de bonté. Ce sont les trois sources où il puise intensément. C'est pourquoi toujours et partout on lui jette une de ces formules brèves qu'il affectionne. « C'est un chic type ! »

TOM-MIX.

Chronique Féminine

CHAPITRE DES CHAPEAUX !

Cri de l'élégance, digne couronnement de l'œuvre du couturier, le chapeau, cause à la femme autant de soucis qu'à monsieur Jaspar la conférence de Cannes, et à son mari, autant de tracas qu'à Monsieur Theunis l'équilibre du budget ! Pour la première, il n'est jamais trop beau, pour le second, il est souvent trop cher ! Et puis, allez donc faire l'élection d'un modèle, quand devant vos yeux la modiste fait défiler ses cloche, capeline, baigneuse, marèn, canotier lob, breton, Napoléon, tricorne, bicorne, marquis, toque, amazone ! Ajoutez que pour les modèles innommés, on a imaginé de les revêtir d'un nom d'une de nos personnalités ! vous avez le chapeau Mary Pickford, n'aurons nous pas bientôt, nous autres hommes, le chapeau Briand (qui ressemblera forminablement à une buse... de dimension !)

Il est vrai, que volontiers, nous taquinons les demoiselles sur leurs couvre-chefs ! Mais au fond, c'est un peu jalousie ! Quel choix magnifique elles ont, en comparaison de nous ! Il est vrai que bien peu de modèles pourraient tenir l'equilibre sur notre tête ! Ah ! si tous, nous possédions la chevelure du camarade Dresse ! Mais voyez-vous, notre rédac-chef, épingler en ses rares (si rares hélas !) cheveux un breton ou un canotier ! Au premier coup de vent le chapeau serait loin ! Lorsqu'on lancera, le chapeau Maurras, croyez bien cependant qu'il l'adoptera, dût-il pour cela porter perruque Louis XIV !

Mais le voilà qui gronde ! je suis certain, que sa terrible censure, va couper dans mon article !

Reconnaissons plutôt, que si le joli bèret bleu de nos charmantes camarades étudiantes, est coquet, et élégant, le bonnet d'astrakan sied à ravir au camarade rédac-chef et que jamais il n'est si beau, que lorsqu'il l'agite, frénétique et triomphant, à bout de bras, en criant :

« Vive la calotte ! »

FLICK.

POÊTES BELGES

Marcel THIRY

Une plaquette de quarante pages que la compagnie du Printing avaite décoré des vignettes les plus suaves, nous apprit, au printemps 1919, le talent poètique de Marcel Thiry. Sur la couverture, un filet d'or encadrait ce titre : *Le cœur et les Sens...* Pour mince que fut le volume, le talent du poète l'était beaucoup moins.

C'est d'abord que Marcel Thiry écrit en français. Tant de grimauds écorchent aujourd'hui notre langue d'oï, que c'est une surprise bien agréable de parcourir tout un volume, même léger, sans trebucher sur quelque barbarisme. De plus, Marcel Thiry, quoique poéte, écrit en vers. Cette idée paraîtra saugrenue, archaïque et réactionnaire aux fâcheux vaticinateurs qui nous poursuivent de leur « déchainances dans le futur ». Pour Marcel Thiry, il devance de si loin les plus haletants futuristes qu'il a déjà rejoint dans le présent la forme du vers régulier, laquelle à vrai dire, est éternelle comme le souffle de lhomme

Mais si c'est un mérite, d'avoir au borborygme préféré le chant, ce n'est point le mérite unique et distinctif de notre poète. Une souple musique cadence chez lui des sentiments, parfois heureux, souvent douloureux, mais toujours assez modérés. Qu'elle chante ou se plaigne, cette voix est trop attachée au bon ton pour rompre par l'èclat d'un cri le modérato de la bienséance. Le lecteur sent qu'une discrète fierté lui dérobe ici tout ce qui pourrait le renseigner de façon trop précise sur la vie personnelle du poète. C'est pour cela que l'auteur a mis, au-dessus de ses pièces, le moins de titres possible, et, en dessous, les seules dates qui eussent marqué dans sa vie des changements brusques de direction. S'il a, sous un *Soir d'adieux*, inscrit la date du 20 Juillet 1914, c'est seulement pour que le lecteur ne cherche plus, dans les poèmes suivants,

Ce doux je ne sais quoi d'avant la grande guerre... (1)

De même, si le poète nous laisse savoir que sa plus exquise inspiration lui vint en 1916 dans la vallée de la Strypa, c'est plus pour justifier l'avant dernier vers du petit poème, que pour nous apprendre qu'il se battait alors en Galicie, dans le corps des auto-mitrailleuses belges. Ouvrons ici une parenthèse pour remarquer, avec R. de Marès, que, la guerre est absente des chants de ce soldat. Alors que chez les poètes-combattant, dont le type le plus magnifique fut sans doute J. Gasquet, le poète stimulait et exaltait le combattant, il semble que les combattants-poètes cherchaient dans la poésie le repos et l'oubli des combats.

Maintenant, revenons vite au point de vue littéraire. Tout jeune poète trahit quelqu'influence des aînés ; pour reconnaître de quels sommets découle la poésie de Marcel Thiry, écoutons-la bruire et murmurer :

Doigts ivoirins sur l'ivoire des touches,
Voix désuète un peu *du piano,*
Vieille chanson sur une jeune bouche,

L'abat jour rose et son rose halo,
La nuit d'été qu'on voit par la croisée,
Et, sans la nuit, la rade et les falots,

Des voiles blancs sur une chair rosée
Et sa chanson flottant sur tout cela,
Et la chanson de cette heure apaisée,

— O souvenir vivant de ce soir là !

...L'adorable berceuse, n'est il pas vrai ? Mais cette voix « désuète *un peu* » du piano vous l'aviez déjà entendue ailleurs :

Le piano que baise une main frêle
Luit dans le soir rose et gris vaguement,
Tandis qu'avec un très léger bruit d'aile
Un air bien vieux, bein faible et bien charmant.
Rôde, discret, épeuré quasiment,
Par le boudoir lontemps parfumé d'Elle...

D'où viennent donc ces vers ci ? D'une « romance sans paroles » de Verlaine. Et ce qu'ils ont de commun avec les premiers, ce n'est pas seulement le piano nocturne où siège la forme bien aimée, ni l'adverbe « un peu », si caractéristique et dont la strophe suivante a certainement donné la réminiscence à Marcel Thiry, c'est encore le mètre décasyllabique, c'est le ton même, le ton de « rêve écrit » que Jules Lemaître eût reconnu dans les deux romances !

Mais si notre poète a subi l'influence de Verlaine, gageons qu'il n'a pas échappé à celle de Beaudelaire.. Les « lourds œillets de pourpre » dont il « respire le poivre avec avidité » sont du même bouquet que les Fleurs du Mal :

Ah ! Tu goûtes trop bien leur subtil exotisme
Qui t'enseigne, morbide *et* cruel *catéchisme,*
L'évangile Hystérie *et le dieu* Paroxysme.

Les vilains mots, mon cher poète, les vilains mots !... Heureusement, ce ne sont guère que des mots, et l'auteur n'y met que peu de sincérité. L'on sent que sa nature, saine au fond, finira bien par expulser ces bacilles romantiques. En attendant, humons encore une fois l'arôme trouble des diverses fleurs :

Tels matins étaient blancs comme des lys mystiques,
Tels jour avaient l'ardeur des œillets exotiques,
Et tels paisibles soirs semblaient de bleus colchiques.

Bien fanés, les lys « mystiques » ! Bien épuisée, l'odeur des œillets « exotiques » ! Mais, dans cette veine baudelairienne, le colchique est une trouvaille toute neuve. Elle manquait, je crois, à l'anthologie perverse cette fleur fragile qui dans les prés élève à côté de la marguerite son ingénue corolle vénéneuse ! Il y a là comme un raffinement de perversité subtile qui dépasse Baudelaire et qui, la langueur musicale aidant, rappelle plutôt Albert Samain. Fils de Verlaine et de Baudelaire, Thiry est bien le frère cadet du poète qui fit « le Chariot d'or ». S'il diffère de Samain par une santé meilleure qui le préservera sans doute des névroses de l'aîné phtisique, il lui ressemble pourtant par son languide et sensuel tour de phrase, par le choix fréquent de mètres identiques et même par de semblables faiblesses de forme :

Tu m'apparais en rêve au fond de ma tristesse,
Vieillie et pâle, avec aux yeux cette détresse
Que le tourment de vivre y mit précocement ;
Tes cheveux blonds déjà mêlés de fils d'argent
Voilent de deux bandeaux les côtés de ta face
Amaigrie, où les fleurs ont imprimé leur trace ;
Tu viens à moi du fond de notre cher Passé.
Gravissant lentement, meurtrie et l'air lassé,
La pente longue et caillouteuse de ta vie ;
Et je souffre de voir douloureuse et meurtrie
Cette chair orgueilleuse et royale autrefois...
Et je sanglote en rêve, et je dis : Est-ce toi,
Toi que j'aimais, toi qui jadis entre tes doigts
Prenais mon cœur comme une fleur que l'on mutile,
Toi dont la cruauté raffinée et futile
Le lacérait comme un des œillets empourprés
Que ta bouche nerveuse aimait à déchirer
. . . . . .

(1) Mme de Noailles : les Forces éternelles.

J'ai souligné trois masculines de ce fragment poétique, précisément parce qu'elles sont trois et non deux, et parce que ce genre de redoublement, dû à la nonchalance du poète, est particulier à Samain. Par un de ces hasards qu'Apollon ne dispense qu'aux vrais poètes, le redoublement coïncide ici avec l'explosion émotive et s'y adapte à ce point qu'on se demanderait si l'apparente négligence n'était pas un calcul. Au reste, ce n'est là qu'une broutille qui ne doit pas nous faire oublier les rares qualités de ce poème.

Il contient en effet deux choses qui ne surabondent pas dans ce recueil : une pensée générale de l'esprit appuyée par un vrai cri de la sensibilité. La pensée, — dont on ne saurait juger sans avoir la pièce entière sous les yeux, — c'est celle de la future dégradation par le temps de la beauté aujourd'hui aimée ; le cri, c'est la révolte du cœur devant l'atroce vision,

Je le répète, une pensée aussi haute, une aussi pure émotion sont exceptionnelles dans ce petit livre qui justifiant sont titre, contient surtout des sentiments et des sensations.

J'ai pourtant cru voir une autre fois encore, émerger des ondes balancées de cette poésie, la forme indécise d'une pensée :

J'ai toujours confondu dans le même mystère
La beauté de ton corps et celle de la terre,
Et jai mêlé dans mon amour contemplatif
La ligne des vallons et des coteaux pensifs...

Cette fusion intellectuelle de l'être aimé avec le paysage témoin de l'amour ne saurait déplaire à aucun régionaliste. Pour en remercier Marcel Thiry, disons que des vers comme ceux-là ont le balancement tranquille des bouleaux d Ardenne et qu'en leur sinueuse souplesse se reflète, comme dans les eaux claires de l'Ourthe, la noble et voluptueuse cadence de nos collines... Marcel Thiry dominera bientôt le chœur de nos poètes s'il s'efforce davantage de tirer du minerais brut des sensations la veine d'or pur qu'y cache la pensée. Il nous a donné le *Cœur et les Sens* ; qu'il nous donne bientôt *l'Esprit et le Cœur*. Le poète latin qui lui prédit « Tu Marcellus eris », lui a d'abord ordonné : « Paulo majora canamus ».

PAUL DRESSE.

PETITS VERS

Quand vers le soir on écoute
Une source qui glougloute
Goutte à goutte,

Ce doux murmure aprilin
Enlève au cœur orphelin
Son chagrin...

Mais le fleuve qui fuit entre
Deux berges, tel dans un antre,
A plat ventre,

S'écoule éternellement,
Sans nul bruit, sans nul charmant
Tintement.

Les grands, pour qu'on les entende,
Ont souvent, quoiqu'on prétende,
Voix trop grande ;

Mais sources, chansons ou cris,
Rien n'est frais que les petits
Gazouillis !

TRILBY.

48e Pélérinage Franco-Belge à Jérusalem

Palestine - Syrie - Egypte

Demander le programme au Père LEGRAND

Maison du S.-C., à Taintignies (Hainaut).

COURS PRATIQUES DE LANGUES VIVANTES

MÉTHODE RAPIDE

ECOLE BERLITZ

PLACE SAINT-MICHEL, LIÉGE

FRANÇAIS - ANGLAIS - ESPAGNOL

ALLEMAND - FLAMAND - ITALIEN

LEÇONS PARTICULIÈRES - COURS COLLECTIFS

— COURS SPÉCIAUX POUR ÉTUDIANTS —

Une leçon d'essai est donnée gratuitement

— Brochure franco sur demande —

Les Matinées de la Villa Said

PROPOS D'ANATOLE FRANCE

Recueillis par Paul GSELL.

Fêtes de l'esprit, les matinées de la Villa Saïd, et fête de l'esprit également le livre où Paul Gsell a recueilli les petits propos délicieusement canailles de M. Bergeret. Béatrice — pardon c'est la bonne vieille Joséphine — nous a introduit chez son maître, mais l'auteur nous sert de Virgile ; puis, quand le maître a parlé, l'auteur s'efface et c'est un second Virgile, tour à tour Sylvestre Bonnard, Bergeret ou Coignard, qui nous conduit dans un pays moëlleux et caressant, où se pente à travers plaines, halliers et bouquets d'arbres la gente rivière d'Ironie. La contrée n'y est point très robuste. Tout y est léger, aérien : on s'y promène parmi les ombres et les apparences. On ne sait trop si les choses que l'on croit voir sont tristes ou gaies, artificielles ou sincères. Le mieux est de se laisser mener dans le plus complet abandon, mais surtout ne point prendre la vie trop au sérieux, dilettantiser quelques heures, philosopher un peu, car si se moquer de la philosophie, c'est vraiment philosopher, encore faut-il être sûr qu'on s'en moque. Dans ce royaume — disons dans cette république éthérée où les idées se meuvent comme les atomes, on est jamais trop certain de ce que l'on est ni de ce que l'on fait. C'est la république d'Anatole France, celle du jardin d'Epicure, de l'Orme du Mail et du Mannequin d'osier. « Les propos » de Paul Gsell ne nous donnent à manger que les miettes du festin comme il le dit lui-même, mais d'après les reliefs il n'est point difficile de reconstituer la nourriture et le breuvage qu'on y a servis et quand miettes et reliefs s'ajoutent à repas, celui-ci n'en paraît que plus somptueux. Recueillons donc les propos épars qui s'envolèrent au hasard de la conversation et laissons nous bercer par le clapotis cristallin du petit fleuve enchanté. Nous pourrons après nous réveiller un peu meurtris par ces douceurs capiteuses, mais si nous avons un peu d'énergie le mal n'en sera pas très grave.

Eh ! Oui bien que Pyrrhon affirmat l'inutilité de l'effort pour atteindre le vrai et qu'il préconisât l'ataraxie, M. Bergeret lui, a malgré tout pris position — lui peu comme Montaigne à côté d'un esprit sceptique il possède un cœur qui est très loin de l'être. C'est qu'il n'est pas impossible que l'abbé Jérôme ait aperçu quelques réalités mais il s'est trouvé qu'elles gênassent son tempérament caustique et qu'elles fussent trop consistantes pour qu'il les put supporter plus longuement. Mais hélas il n'a pu les détruire d'un seul coup : un peu dépité, un peu émoustillé par ces puissances qu'il n'a pu renverser, il s'est moqué d'elles et les a taxées de désuètes, d'ignardes et d'étroites. Le procédé n'était pas au dessus de la force humaine : Mr Bergeret s'en est servi. Ne possédant pas de bombarde pour démolir les remparts il a prôné l'arquebuse parce que c'était sa seule arme : alors il l'a employée pestant contre elle en cachette et la louant devant tout le monde. Mais l'ironie cache souvent la déception, Mr Bergeret, elle n'est qu'un pis aller, se manie facilement — vous la maniez supérieurement — mais malgré tout c'est un aveu oh ! mais tout petit, petit, aveu d'impuissance...

Or donc sans plus insister d'avantage musardons au gré du hasard. La villa Said n'est ni en Egypte, ni en Algérie, elle n'est qu'à l'orée du bois de Boulogne et lorsqu'on a vu le maître illustre on ne pense plus qu'à lui, on ne vit plus que pour lui. Et cela en dépit que la « chaumière du sage » soit un va et vient continuel d'hommes politiques, d'artistes, d'actrices, d'écrivains en mal d'Académie et de nihilistes en quête d'attentats. C'est un divin petit cercle paresseusement empanaché d'un grain de rosserie, un petit monde varié et multiforme où le dialogue est cultivé comme fleur d'intelligence. Du moins c'est sous cette forme que Paul Gsell nous rapporte les entretiens du maître. Le Socrate de ceux de Platon y est remplacé par le bon Mr Bergeret et ses interlocuteurs sont tour à tour le cardinal de Cabrières, Loyson, le professeur Brown, le capitaine X, Rodin, un vieux poète, Sarah Bernhard, Haraucourt, Remy de Gourmont, un jeune Slave, Champion, quelques communistes et d'autres. Ce sont eux qui amorcent les dialogues et jalonnent de thèmes la route que le maître parcourt à sa fantaisie. Ils remplacent Charmide, Laches, les Hippias, Phédon et tous les protagonistes des dialogues de Platon, seulement c'est plutôt le « dialogue des dieux », que ceux de Platon, car Mr Bergeret n'est tout de même pas Platon mais il est satirique et plein de verve comme Lucien. Il ne faudrait pas cependant conclure d'un bloc qu'il n'est qu'un peu ouvrier de l'attique. Il est bien trop fuyant, il chatoie de trop de couleurs pour l'étiqueter sans les vocables de notre langue scientifique. D'ailleurs il suffit de considérer la multitude d'objets familiers qui l'entourent pour se bien rendre compte de la delicatesse et de l'infinie diversité de sa pensée, a vrai dire ses préférences changèrent d'année en année et son intérieur se modifia selon les livres qu'il composait. Chaque période de sa vie apporta chez lui de somptueuses alluvions,

A Thais correspondent les souvenirs helleniques, les têtes, les torses, les statuettes et les stéles de marbre ambré ; au « Lys Rouge » les faïences italiennes, à « Jeanne d'Arc » les tapisseries du XVe siècle ; au roman « Les Dieux ont soif », les meubles et les estampes qui datent de Louis XVI et de la Révolution. Le style de la fin du XVIIIe a fini par dominer parce qu'il s'harmonise avec le dernier avatar d'une sensibilité infiniment capricieuse, sa pensée est si capricieuse qu'on ne peut faire une synthèse d'un livre tel que celui de M. Paul Ysell sur les propos du maître.

Le titre, d'ailleurs, indiquait suffisamment qu'il faut feuilleter « les propos » et baligander avec eux pendant ces trois cents pages. Voici cependant deux ou trois petits exemples assez piquants de la « manière » de M. Bergeret. Vous pénétrez toujours chez moi comme un char armé de faulx, vous êtes un homme terrible, dit-il à son barbier — à Mgr de Cabrières, en visite académique. « Chateaubriand vénérait les auteurs saints » — « mais, moi aussi, je m'en repais, Monseigneur... La ressemblance de Mgr Duchesne et de Voltaire est frappante. Je conclus que Voltaire était... un saint homme. » A Edmond Haraucourt en visite chez lui pour le même motif et à qui il déclare qu'il aurait mauvaise grâce de ne se rendre à l'Académie que pour voter : Pauvre ami, vous en aurez, certes, de plus efficaces (de suffrages). Voyons qu'avez-vous ? Repassons les voix des académiciens. Le malheur est qu'on ne les connaît guère... Tenez, Leconte de Lisle, le blasphemateur qui écrivit les Poèmes Barbares, fut élu comme poète chrétien... L'élection de Leconte de Lisle fut, d'ailleurs, favorisée par une heureuse confusion. La plupart des Immortels qui votèrent en sa faveur lui attribuaient, à ce qu'on m'a dit, le « Vase brisé » de Sully Prudhomme. Mais voici, M Brown, professor of philosophy at the University of Sidney, sa manie d'interviewer les gens ne pouvait se passer d'un type aussi intéressant qu'Anatole France, qu'il vient interroger sur le secret du génie.

« Tous les grands écrivains écrivent mal, c'est bien connu, lui répond France, du moins, ce sont les cuistres qui l'affirment » — « mais, maître, où allez-vous chercher cette érudition » ? Et le ton badin de ce langage exquis court ainsi pendant les 300 pages du livre. Il s'élève parfois, lorsqu'on parle de la guerre ou de la toute puissance du Rêve. Ailleurs, il brille de quelques douces et benoites polissonneries. Toujours il est plaisant, limpide et savoureux.

On pourra dire du maître Anatole France qui vit dans « Les propos recueillis par Paul Gsell » ce que M. Berger t dit lui-même à l'avant-dernière page en parlant de Villon, Rabelais, Montaigne, Molière et Voltaire : « C'est ainsi que s'est élevée notre France spirituelle, édifice d'indépendance et de sincérité, de verve ironique et de raillerie vengeresse, édifice de raison, de sociabilité, de pitié, édifice de fraternité humaine ».

RAYMOND JANNE.

COMMUNIQUÉS

Les membres de l'A. E. S. N. demandent si oui ou non ce cercle est toujours accessible à tous les étudiants ? Pourquoi les réunions faites en catimini ne sont-elles plus annoncées nulle part ? Est-il vrai qu'on va bientôt transformer cette association en société anonyme et privée ?

Le Vaillant est en vente :

Aux Librairies : BELLENS, rue de la Régence,
DEVOS, rue de la Régence,
HENRY, rue du Pont d'Ile.

Aux aubettes.

A l'Union, 4, rue Léon Mignon.

Bibliographie

Le Vaillant signale à ses lecteurs le recueil de poésies que, sous le titre : **Les Ailes Divines**, M. JUSTIN SAUVENIER, étudiant en philologie, va publier par les soins du Printing. Les souscriptions à ce livre, dont le prix s'élève à 5 francs, sont reçues 22, place du Vingt Août.

P. D.

CHRONIQUE THÉATRALE

Après le beau succès que vient de remporter le Cercle Lutetia dans « *l'Avare* » il est inutile de dire que tout le monde se pressera Dimanche prochain 5 Février pour voir les 3 actes de l'Abbé Constantin la toujours si jeune et si jolie pièce de Meilhac et Halévy.

Ceux qui désirent des places sont priés de se hater ; ils peuvent en obtenir au renouveau théâtral, rue Léon Mignon, à la maison Cormaux ou à la maison Spée Zélis qui se charge de les numéroter.

Prix des places : 3 fr. (4 places 12 fr.) 2 fr. (3 places 5 fr.) et 1 fr. 50.

IDYLLE MACARONIQUE

Ciné-roman en 3 épisodes :

1re épisode : EN BOHÊME, dans un repaire d'aventuriers.
2e épisode : EN ANGLETERRE, à Windsor, à la résidence d'été de la reine Jeanne de Chypre.
3e épisode : EN FRANCE, à Corneville.

III

Huit jours après donc on célébrait *les noces de Jeannette* au son des *cloches de Corneville*. Pour se rendre à la chapelle, un grand cortège s'était formé. En tête marchait *la fille du tambour-major*, appelée parfois en raison de sa sympathie coutumière *la fille du régiment*. Puis venaient des pages ; puis un orchestre dirigé par *le maître de chapelle* ; puis une longue file de jeunes filles portant des bouquets de fleurs d'oranger et des feuilles de vigne ; puis de beaux seigneurs qui ne portaient rien ; et enfin le landau royal conduit par *le postillon de Lonjumeau*. Par modestie la reine et le nouveau roi n'avaient pas voulu monter dans le landeau et marchaient derrière lui. *Madame Favart*, très digne, tenait la longue traîne de l'heureuse épouse toute de blanche habillée, — *la dame blanche* ! — Derrière eux marchaient *Rip*, portant la couronne et les insignes royaux sur un coussin de pourpre pour symboliser la puissance, et *Gillette de Narbonne*, portant une palme verte pour symboliser la jeunesse. Puis venait enfin *Thaïs*, portant un énorme point d'interrogation en bois de Spa pour symboliser l'amour et la vertu. C'est dans cet appareil que l'on se rendit à la chapelle.

Après la cérémonie nuptiale, on s'en revint chez le bailli où avaient lieu le banquet et les réjouissances. Beaucoup de princes et de princesses assistaient à la fête. *Le nouveau seigneur du village* vint présenter ses hommages aux époux royaux et leur souhaiter longue vie et nombreuse maisonnée. *Le roi de Lahore*, suivant la mode orientale, leur offrit *sang, son et dahlias*. *Werther*, revenant précisément avec sa *favorite Manon* d'un *voyage en Chine*, leur fit présent d'un *domino noir*, et égaya la soirée du récit de son voyage : il raconta l'aventure de *Lakmé*, puis affirma avoir vu des *moulins qui chantent* quand l'amour flotte dans l'air à la ronde. Chaque seigneur fit un petit compliment gentiment tourné.

Le côté fantaisiste n'avait pas été oublié non plus. On avait fait venir des artistes de tous les coins de la France. *Le jongleur de Notre-Dame* jonglait avec toutes les ampoules électriques de la salle. Un *joueur de flûte* jouait sur sa *flûte enchantée* des airs bretons qui charmaient les uns et endormaient les autres. Un *trouvère*, *Tannhauser*, vint débiter les contes de *Boccace* et *les contes d'Hoffmann*. Puis *les p'tites Michu*, une troupe de danseuses étoiles de première grandeur, vinrent danser sur une estrade *le ballet de Faust*. Bref ce fut une fête comme jamais Corneville n'en avait connue, une vraie fête de *gala : thé*, pâtés, beautés, autorités, rien n'y manquait. Et c'est ainsi que fut couronnée l'idylle ébauchée un soir en *Bohême* et que fut couronné l'ancien chef de *brigands*.

Les nouveaux conjoints retournèrent en Chypre au palais royal. Ils y vécurent heureux comme *Paul et Virginie*, et moururent très vieux ainsi que *Philémon et Baucis* en en un vrai *rêve de valse*.

Chaque soir, se rappelant son origine, le roi Robert pouvait chanter avec raison en s'endormant : « *L'amour est enfant de Bohême, qui n'a jamais connu de lois* » ; et ce fut la première chanson qu'il apprit à ses nombreux enfants au fur et à mesure qu'ils entraient en ce monde...

(*Fin.*) MARCEL LESPIRE.

CANCANS

Tel *Hegesippe Simon*, qui eut un jour sa statue encore qu'il n'eût jamais existé *Simon Corin* prétendit un soir édifier personnellement la sienne pour la méprisable somme de quarante cinq francs en billets de cent sous froissés.

—

Dernière inscription au barreau de la Cour d'Appel de Paris :
Me Henri-Lambert.

L'autre jour, à la prison St-Léonard, grand émoi parmi les prisonniers et les gardiens : ils crurent un instant que M. Maginot, ministre français (1m 93) faisait écrouer Fatty. Informations prises, il s'agit d'une simple visite documentaire de Genot, accompagné de son professeur.

—

— Savez vous la différence entre les mammifères et le Président de L'Union ?

— ? ? ? ? ?

— Aucune, car si les premiers *ont du lait*, le second l'est aussi.

— ! ! ! ! !

— Absolument : ondulé.

—

J'en classe (1e mines). De l'influence de mon polo jaune, de ma tante et de ma bonne sur la vente du canard.

—

Lacroix (2e philo). — Caractéristique, n'achète jamais le *Vaillant*.

Ce que j'aime : ma valise..., mes pipes et les sauterelles de l'apocalypse.

—

Du Professeur *Hanocq* en 4e mines.

« Pour confectionner ce bourrage, on tresse du fil de fer antimoine... » Bourrage... de crâne, évidemment.

—

De M. *Bertrand* 4e mines.

Et maintenant messieurs j'e m'en vais lâcher tous les gaz que j'ai comprimés jusqu'à présent.

—

De M. *Dejace*.

Les deux grands ministres de Louis XIII Richelieu et *Mazarin*.

—

2 Sem-Riz : noubliez pas que la matière fait calle aux portières des wagons.

—

« *Errata* Les cancans dernier numéro annonçaient les début du cam. Marissiaux (1e philo) sur la scène du Théâtre Charlemagne à Jupille. Ce n'est pas Théâtre Charlemagne qu'il faut lire, mais bien patronage ».

—

Quelques devises :

Vicomte du Quai Henvard :
Plus d'honneurs que d'honneur.

M. André Ernest :
Mets y du sel et ris...

M. le Secrétaire de tas d'associations :
Chef ne puis ;
Vice ne daigne ;
Lespire je suis ;

M. Lave à l'...
M.....ille bombes de Waterloo.

M. Paul Y.....
Le Fat c'est moi !

M. le Président :
Je maintiendrai.

FABLES EXPRESS
DIPLOMATIQUES

Eugène Streignart, nous dit-on,
Va conférencier à l'Union.
Moralité :
La conférence d'Eugène.

—

L'ami Charles, dernièrement
Nous a fait une causerie
Sans crainte ni forfanterie
Sur un sujet intéressant
Moralité :
La conférence d'hier.

—

Naguères, à la Renaissance
A coups de gourdins et de joncs
En moulinets sur les garçons
Les étudiants menaient la danse
Moralité :
La circonférence de cannes.

—

S'il faut en croire les journaux
M'sieu Poincarré solide et ferme
A décidé de mettre un terme
Aux congrès internationaux
Moralité :
Terme aux... Gènes

—

Un beau jour tous les prof en chœur,
Disent : « M'sieu Gothot sera professeur ! »
Moralité :
Gothot mit uns !

12 FEUILLETON DU *VAILLANT*

—

UN

Appel dans la nuit

Grand roman d'amour-propre.

—

CHAPITRE DOUZIÈME

Où l'auto-fantôme rentre en scène.

Enfin on parvint à Saint-Quentin. Célestin vola à la portière, ce qui faillit faire mourir de peur un pauvre petit roquet dormant candidement dans un panier noir sous la banquette. Célestin s'était dérangé inutilement, son bandit et sa femme en noir ne descendirent pas du train. Il s'en doutait d'ailleurs : voyageant seuls, ils devaient vraisemblablement faire un petit voyage d'agrément, et ils allaient maintenant retrouver le reste de la bande mystérieuse à Liège.

Les haltes se faisaient rares. Célestin s'impatientait. Pensant durant son voyage de retour écrire le compte-rendu du congrès de presse, il n'avait sur lui qu'un numéro du *Vaillant*. Après avoir appris par cœur tous les vers folichons qui s'y trouvaient, il n'y tint plus et lia conversation avec deux bonshommes discutant d'un certain Léon. « Moi, j'ai connu un Léon X, » dit l'un. — « Et moi un Léon XIII, » dit Célestin (excellente façon d'entrer dans la conversation). — L'autre sourit et répondit : « C'est parce que vous êtes plus jeune que moi. » — Mais le troisème interrompit : « Allons donc, vous n'y êtes ni l'un ni l'autre, c'est de Léon Daudet que je vous parle, l'action française, n'est-ce pas... » — « Oïe oïe oïe ! » s'exclama Célestin. Et il se mit à rire pendant cinq minutes, au grand étonnement des deux bonshommes : il songeait au Vaillant qui avait l'illustre chance de compter dans son comité deux pauvres incompris adeptes de l'action française. — « Qu'êtes-vous, vous monsieur ? » demanda-t-il (après les cinq minutes en question). — « Moi, monsieur, je suis républicain. » — « Touchez là alors, monsieur, vous me plaisez. Vive les pommes de terre et le Roy ! »

Mais Célestin devint tout à coup songeur. Pénétré de l'adage accordant aux ivrognes une chance toute spéciale, il avait ingurgité à Paris, on s'en souvient, un demi de whisky. Et il s'apercevait en ce moment qu'il avait recouvré déja une pleine notion des choses. Il s'excusa donc auprès de ses compagnons et partit prendre un nouveau demi au wagon restaurant. Le second demi ajouté au premier fit bientôt le même effet que le premier, mais avec effet double, c'est-à-dire qu'il s'endormit de nouveau et pour deux fois plus de temps, si bien que l'express brûlait la gare de Flémalle quand il s'éveilla (une mouche venait de lui chatouiller le bout du nez, il voulait prendre la mouche, pour cela il fallait d'abord qu'il s'éveillât ; c'est pour cela qu'il venait de s'éveiller). Quand l'acte fut consommé, il regagna sa place dans le second wagon en tête du train et attendait patiemment l'arrivée aux Guillemins. Il ne regrettait en rien son somme, il était certain (inspiration du whisky) que son bandit ne descendrait qu'à Liège.

Les deux bonshommes parlaient toujours d'action française. Célestin trépignait. Son pied heurta le panier noir sous la banquette, ce qui pour la seconde fois faillit faire mourir de peur le malheureux roquet. On comprend aisément ce qui s'en suivit : une discussion virulente avec une grosse dame ballonnée de mauve et coiffée d'un vrai musée, tirage (quel beau mot !) du signal d'alarme, arrêt du train.

Le garde, un revolver dans une main et un pic dans l'autre, fit irruption dans le compartiment et s'enquit du motif de l'appel. La femme plaida pour le chien, montra pour prouver les désordres causés au psychisme de l'animal des traces larmoyantes sous le panier et dit que dans ces conditions il ne lui restait plus qu'une solution : « tirer, tirer, tirer (s.-e. le signal d'alarme) : il a p.... partout » (cf Les plaideurs). Le garde regarda d'un œil impassible les larmes amères à terre (terra marique), jugea la cause d'appel insuffisante et promit à la femme des poursuites judiciaires. Celle-ci se désola, Célestin sachant rester impuni se mit à torpiller le panier avec la pointe de son soulier, les deux bonshommes se remirent à parler d'action française, et le train repartit.

Enfin Liège arriva. Célestin sortit le premier du train et se dissimula derrière un commissionnaire. Le bandit et la femme en noir descendirent de wagon et sortirent de la gare. Célestin les suivit. Un auto-camion les attendait, Célestin sursauta : c'était celui de la rue des Nénuphars, de la rue des Souris et du carrefour de Charlemagne. A l'arrière brillait, bravant Phébus et la police, la plaque ronde où était gravé l'insigne mystérieux, le chat noir à la queue nouée.

(*A suivre.*) SPY.

Nos lecteurs trouveront ci-dessus cet insigne. Qu'ils nous excusent si un détail y manque : le typo n'est pas parvenu à nouer la queue du chat. Nous l'avons virulemment rappelé à l'ordre (cf la sonnette à gauche) ; rien n'y a fait : l'imbécile avait bu un demi (voir à droite), et le chat ne s'est pas laissé faire.

Lithographie - Papeterie - Reliure - Timbrage

MAISON CH. BARÉ

27, PASSAGE LEMONNIER, 27 - LIÉGE.

Articles pour dessins — Cartes-vues
Fournitures de bureau — Opaline
Images et photos religieuses
Porte-plumes réservoir Waterman-Onoto, Swan, etc. — Cahiers pour Etudiants.

TÉLÉPHONE 4642

Produits Chimiques Purs pour Laboratoires

APPAREILS DE CHIMIE, DE PHYSIQUE, DE PHOTOGRAPHIE ET DE BACTÉRIOLOGIE

Léon LAOUREUX & Cie

24, Rue des Carmes, 24

LIÉGE

POUR VOS LIVRES
Adressez-vous à la Librairie

J. WYKMANS

9, RUE SAINT-PAUL, 9 — LIÉGE.

Casquettes d'Etudiants

BLANCHES, BLEUES, VERTES, NOIRES
INSIGNES

Téléph. 4373 Téléph. 4373

L. DEVILLEZ

PASSAGE LEMONNIER, 30, LIÉGE

Tailleur militaire

— Equipements pour le Congo —

CHAPELLERIE MODERNE

Maison Cession

Rue Léopold, 24 - Liége - Téléphone 22

Toujours les dernières nouveautés aux plus bas prix.

MAISON LA MIEUX ASSORTIE

Reliure - Dorure - Cartonnage -

Joseph BORGUET

Rue Agimont, 15 (Cercle St-Hubert)

LIÉGE

IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE

DORSINFANG & TOUCHARD

Rue Reynier, 12, Liége

SPÉCIALITÉS :

Entêtes de lettres - Enveloppes
Factures - Reçus - Traites - Mémorandums
Menus - Invitations - Cartes de visite
Travaux Artistiques et Industriels
Brochures - Catalogues - Journaux.

AVANT de vous inscrire à des cours de
COMPTABILITÉ, STÉNO-DACTYLO, LANGUE, préparation au jury central, etc.

DEMANDEZ NOTICE GRATUITE A L'

INSTITUT NORMAL DE LIÉGE

51 QUAI D'AMERCŒUR 51
LIÉGE - TÉL. 2904

La plus importante Ecole Pratique d'initiation aux affaires.

Qui forme en 4 mois des employés d'elite.

Cours permanents et à forfait
3 Sections d'Examens par an.

Plus de 10.000 EMPLOIS offerts aux Etudiants en 12 ans.

COURS DU JOUR DU SOIR ET PAR CORRESPONDANCES

25 SUCCURSALES EN BELGIQUE.

Filials : PARIS - BRUXELLES - LONDRES - MILAN - PHILADELPHIE.

Avez-vous déjà goûté les cigarettes SAM'BOTH ? *NON ?*

ALORS, demandez de suite des échantillons GRATIS

31, rue Haute-Sauvenière, 31 — LIEGE

Cela ne vous engage à rien et vous donnera, enfin ! l'occasion de fumer une cigarette à votre goût !
D'une contenance d' 1 gramme 750
de Fleur de Richimond extra, sans déchet. de tabac noir de toute première qualité.
d'un arôme agréable, non saucées ni parfumées, elles ne fatiguent pas, mais, au contraire, donnent au fumeur une évidente satisfaction et lui laissent, quoique grosses, un petit goût de TROP PEU.

Les cigarettes **428** Les meilleures
En vente partout.

PRODUITS RUSSES THÉVENET

2 et 3 fr. la boite de 100 cigarettes - Bout liége / Bout soie spéciales 7 fr. / 9 fr. le coffret de 100 cigarettes

Etudiants ! Ne fumez que les Thevenet - Dépôt à L'Union

Denrées Alimentaires

Fournissez-vous à la coopérative L'UNION des Etudiants catholiques
4, rue Léon Mignon - Tél. 2549.

RISTOURNE 5 % GARANTIS

LE SAVON BERTIN
POUR LA TOILETTE **565** Vaut de l'or

PHARMACIE V. VIVARIO

TÉL. 3160 50, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 50 - LIÉGE TÉL. 3160

Spécialités belges et étrangères - Pansements antiseptiques - Eaux minérales - Accessoires.